

NOTRE EDITION
—DU—
1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'ABELLE publiera cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1899-1900 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire sera tiré d'un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle — ne s'offrant qu'une fois l'an — pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désiraient des exemplaires de ce numéro, lorsqu'on soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

SOUSCRIPTION.

Nous sommes heureux de voir que tous les jours il nous arrive de nouvelles souscriptions en faveur des veuves et des orphelins des officiers de police assassinés la semaine dernière.

Notre population est charitable, nul n'y contredira; elle a de généreux élan et y obéit spontanément.

La lettre ci-dessous s'explique d'elle-même:

Nouvelle-Orléans, 6 août 1900.
Monsieur l'éditeur de l'Abelle.

Cher monsieur,

Veillez avoir la bonté d'ajouter à votre liste le chèque de \$15.00 ci-inclus pour les veuves et les orphelins des officiers de police.

Agrez mes salutations très empressées.

Mme B. BEZAUDUN.

Mme L. Bezaudun du Restaurant de la Louisiane. \$15 00

Chee Kung Tong, caissier de la société des Franco-Maçons chinois. 20 00

M. A. Macarty. 2 00

Alexis Ribet. 5 00

Mme J. V. Pilkington. 2 00

G. Epy. 1 00

Typographes de l'Abelle. 1 00

L'ABELLE. 25 00

Paul Capdevielle, maire. 5 00

Jean Pomme. 2 00

J. Emile Rivoire. 1 00

S. Vidalat. 2 00

Un employé de l'ABELLE. 1 00

John P. Lewis. 5 00

Fou Loy Tai & Cie. 5 00

Quong, San & Cie. 5 00

Chop Kee. 5 00

On Yick. 5 00

A. C. 1 00

\$108.00

Le Meilleur est le Meilleur Marché. Réductions à usage des petits. 2 00

Maison d'édition au prix réduit. 2 00

Pour des informations appeler le Téléphone 1991.

CUMBERLAND TELEPHONE AND THE GAZETTE COMPANY. Cols. P. 10 et 11.

A propos du Pont de la Métairie.

Voici une fois de plus l'ingénieur de ville aux prises avec les entrepreneurs de travaux publics. Il s'agit, aujourd'hui, des réparations du pont de la Métairie et de ceux du Bayou St-Jean et de la rue Broad. L'affaire n'a pas d'importance en elle-même; elle semble, au premier abord, peu digne d'occuper toute la population. Il n'y a pas là, ce semble, de quoi monter sur ses grands chevaux et se lancer dans une charge à fond de train contre nos entrepreneurs de travaux.

Mais, qu'on nous permette de le dire: dans le monde municipal il n'y a pas de petite question. La plus insignifiante en apparence prend souvent plus d'importance que la plus considérable, parce qu'elle se tient toutes par la main, parce qu'elle s'engendrent les unes les autres et forment un faisceau que les efforts les plus héroïques ne parviennent pas à désagréger. Une première négligence fait naître une seconde; cette seconde une troisième, une quatrième, toute une légion d'abus qui s'entendent, se coalisent pour marcher ensemble à l'assaut de l'autorité et la neutraliser. Réduite à l'impuissance, cette dernière est obligée de céder pour pouvoir se maintenir.

Par où commencer la réforme, quand l'autorité veut sortir de son impuissance et rétablir l'ordre autour d'elle? Tous les abus ne se coalisent-ils pas contre elle? et tous n'ont-ils pas droit aux mêmes préférences, aux mêmes considérations compatibles? De guerre lasse, l'autorité abandonne la partie et laisse se perpétuer ces abus, ces passe-droits, ces iniquités, parce que si elle ose s'en prendre à une coterie, à laquelle elle a eu la faiblesse de céder jadis, elle verra se soulever toutes les autres qui doivent leur influence, leur prépondérance à la même faveur. Un moindre résistance la perd et, pour échapper à une chute aussi honteuse qu'irréparable, elle se voit condamnée à subir une foule d'abus qu'elle condamne, mais qu'elle ne peut abolir.

N'est-ce pas là un peu l'histoire de nos administrations municipales, depuis bien longtemps, et le secret de tous les abus et méfaits dont nous sommes encore aujourd'hui, les victimes? Ce qu'il faut de courage et d'abnégation pour sortir du chaos où nous ont plongés les administrations du passé est inimaginable et l'on ne saurait assez louer et remercier ces hommes qui ont osé se jeter à corps perdu dans la mêlée, prendre comme on dit le taureau par les cornes, pour en finir avec tous ces abus, au risque de se faire partout des ennemis.

C'est là précisément la gloire de l'administration actuelle et, si elle réussit à vaincre le monstre, elle aura bien mérité de la communauté et de l'Union. On voit que derrière cette vulgaire question du pont de la Métairie, il se cache un problème important, celui de toute notre administration urbaine et de l'avenir de notre métropole.

Cette affaire de l'ingénieur Hardee contre l'entrepreneur Minot, si vulgaire qu'elle soit, au premier coup d'œil, est grosse d'importantes conséquences. Si elle est énergiquement dirigée et menée à bien, elle peut nous conduire à l'abolition d'une foule d'abus dont nous sommes encore aujourd'hui les victimes.

Etiquette Chinoise.

Au moment où toute l'Europe est anxieuse du sort des diplomates européens accrédités à Pékin, il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler l'histoire des premières ambassades qui furent envoyées d'Europe vers l'empereur de la Chine et purent arriver jusqu'à Pékin, avec le cérémonial commandé par le protocole chinois.

Le Soir donne à ce sujet des détails assez intéressants: Les mandarins accueillent les étrangers, précédant de peu le vice-roi de la province, et dans les premiers jours on leur fait grand honneur.

Cependant, comme il faut ménager chez le populaire chinois cette idée que tous les souverains du monde sont les tributaires du fils du Ciel, on fait précéder dans leurs promenades et leurs voyages, les ambassadeurs, de lévraux portant sur des écrivains de laque cette indication qu'ils sont les représentants d'un roi européen et qu'ils apportent de sa part le tribut à l'empereur de la Chine.

La première ambassade dont le voyage et l'écho firent quelque bruit en Europe fut celle de lord Macartney en 1792. Les précédentes ambassades, hollandaises et portugaises, avaient été simplement commerciales, et les ambassades russes s'étaient effectuées sans que l'Europe le sût. L'Angleterre avait envoyé Macartney en grande pompe, escorté de cinq vaisseaux, avec une imposante escorte. L'ambassadeur fut bien reçu à la côte, le vice-roi lui fit fête, et il eut à protéger tout de suite contre les écrivains qui qualifiaient les Anglais de tributaires.

Devant une parfaite mauvaise volonté à les faire disparaître, Macartney se résolut de profiter de son ignorance de la langue qui lui permettait, en somme, d'ignorer le sens de l'écriture. Il passa par Pékin qu'on lui laissa seulement traverser. On prenait soin de le loger assez mal, et on s'arrangeait à mal nourrir son escorte, de façon à garder envers le Chinois tout le prestige de la couronne et mettre les Anglais en mauvaise posture, c'est-à-dire les réduire à accepter sans trop de difficulté le cérémonial de la cour.

Il s'agissait de le décider à accomplir en audience impériale une cérémonie dite du Kou-Téou, consistant en trois genuflexions et neuf prosternements qui ne sont autre chose qu'un simulacre d'adoration religieuse adressé à la personne de l'empereur de la Chine. Les érudits ont remarqué que ce cérémonial très minutieux n'est pas absolument d'origine chinoise et n'existe pas au temps de Confucius. Il est d'une importation assez récente (troisième siècle avant notre ère) et c'est une adaptation aux honneurs chinois, des honneurs rendus à des souverains asiatiques plus occidentaux, tels que les rois de Perse.

Les ministres chinois étaient très en fait des républicains qu'éprouveraient des plénipotentiaires européens à exécuter ces saluts, et ils trouvaient leur compte à exagérer ces questions d'étiquette et à ne point vouloir leur accorder l'audience de l'empereur sans leur promesse de se prosterner consciencieusement. L'ambassadeur Macartney, qui apportait à l'empereur de la Chine, outre des propositions de traité, deux cents pièces de draps, des télescopes, et déjà (les mauvaises habitudes ont de

vieilles racines) plusieurs canons et leurs affûts, prétendit, à son retour, qu'il n'avait point rendu les honneurs réglés par le cérémonial et les Chinois prétendirent toujours que oui. Pourtant ils ne tolèrent la présence de l'ambassade au palais impérial que deux jours et mirent un tel zèle à aider les Anglais à préparer leur départ, qu'ils opérèrent malgré eux le chargement du convoi de retour et les entourèrent d'une garde d'honneur particulièrement pressante et pressée.

Les ambassades qui, jusqu'à la première guerre de Chine, furent envoyées à Pékin, furent toujours reçues avec cette politesse ironique: on déclarait aux ambassadeurs qu'on n'était pas allé les chercher, que s'imposant comme hôtes ils devaient accepter les usages du pays, et, la chose admise, on se servait de ces usages pour leur rendre la vie intolérable.

Pourtant, étant donné les tout récents événements et les probables massacres, ne faut-il pas convenir que ce vieux style était encore le meilleur?

LE MARIAGE DU ROI DE SERBIE.

Le roi Alexandre de Serbie a annoncé officiellement, comme nous l'avons dit dans nos dépêches, ses fiançailles avec Mme Draga Maschin.

Mme Draga Maschin a environ dix ans de plus que le Roi. Son premier mariage fut loin d'être heureux; l'ingénieur des mines Svetozar Maschin, qu'elle avait épousé, se trouva un beau jour forcé de se suicider.

Restée veuve, Mme Draga Maschin fut prise en affection par la reine Nathalie, qui en fit sa dame d'honneur. D'une intelligence vive, elle sut se faire une situation prépondérante auprès de la reine. Bientôt aussi, elle charma le fils comme elle avait charmé la mère.

La reine Nathalie, qui désirait pour son fils un mariage princier, essaya de combattre son inclination. Elle n'y réussit pas, et c'est une des raisons qui ont amené un sensible refroidissement entre la mère et son fils. Quant à Mme Maschin, elle avait quitté la reine Nathalie et était rentrée à Belgrade depuis un certain temps déjà.

Ce n'est pas sans difficulté du côté de son gouvernement que le roi Alexandre a fait prévaloir sa volonté. La crise ministérielle qui vient d'éclater à Belgrade est en grande partie causée par le mariage du Roi.

A LA RECHERCHE DU MYLON.

Un journal anglais, le Daily Express, vient d'équiper une expédition qui s'en va explorer la Patagonie méridionale et retrouver, si possible, les traces du Paresseux géant, connu sous le nom de Mylodon, et que, jusqu'à ces derniers temps, on avait cru disparu de la surface du globe depuis des milliers d'années; voici les détails que le chef de l'expédition, M. Hesketh-Prichard, a donnés à l'un de nos confrères:

"Il y a deux ans environ, M. Moreno, le directeur du Museum d'histoire naturelle de Buenos-Ayres, découvrit quelques restes d'un animal baptisé par les géologues du nom de Néomylodon ou Paresseux géant. Ils se trou-

vaient dans une caverne située à quelques kilomètres de la baie du Dernier-Espoir, long bras de mer qui s'enfonce dans la côte occidentale de la Patagonie.

Ces restes, qui sont exposés à Londres, sont dans un remarquable état de conservation.

Les zoologistes prétendent que l'animal en question était vivant, il y a une trentaine d'années.

Ce spécimen pouvait dépendre être le dernier de son espèce, mais certains faits qui m'ont été récemment communiqués me donnaient lieu de croire que le Mylodon existe encore. La seule crainte possible, c'est qu'il ait été massacré par les Indiens Chaschona, qui sont de grands chasseurs. Cependant, de l'avis d'un explorateur, les Indiens ne pénètrent jamais dans les forêts où nous pensons rencontrer le préhistorique animal.

"Nous comptons partir à la fin de ce mois et nous ne serons pas de retour avant le printemps prochain, ramenat, l'espère, un de ces animaux dont la vue nous transportera, par la pensée, vers les siècles mytérieux qui ont précédé l'apparition de l'homme sur la terre.

Indes néerlandaises.

La guerre d'Ajeh (Sumatra) dure depuis vingt ans et a déjà coûté à la Hollande des sommes énormes et un grand nombre de vies humaines.

Les généraux chargés de soumettre ce pays sont aux prises avec les plus sérieuses difficultés. Ils ont à combattre une population belliqueuse, fanatisée par ses prêtres, ses lettrés, les interprètes du Koran, qui prêchent la guerre sainte contre les envahisseurs (Prang Sabit).

Jusqu'en ces dernières années, les bandes rebelles recevaient du dehors des armes et des munitions, car il est difficile de bien surveiller une aussi grande étendue de côtes. Serées de près par les troupes hollandaises, elles se réfugiaient dans les montagnes.

Tout à tour, on a essayé sans succès de la douceur ou de la rigueur pour gagner ou pour intimider les Atchinois. Malgré les pertes considérables qu'ils ont subies, ils continuent leur résistance opiniâtre. Leur haine contre les conquérants semble toujours aussi vivace.

Après la mort de Tonkou Omar, on supposait que la révolte serait bientôt étouffée. Mais le sultan prétendant Daoud et le panglima Polim n'ont pas renoncé à la lutte.

Toutefois, le général Van Heutz applique avec persévérance une méthode de répression qui a déjà donné d'excellents résultats. Il lance sans cesse des colonies volantes à travers le pays, fait construire des routes, coupe les communications des Atchinois avec la mer, impose des amendes aux villages (kampongs) qui offrent asile et secours aux rebelles, établit un recensement de la population, etc.

Toutes ces mesures ont pour effet d'isoler les bandes ennemies, de leur couper les vivres et de leur ôter les moyens de recruter de nouveaux combattants. Les Indigènes ne peuvent plus quitter leur village pour rendre visite à leur femme—celle-ci habite toujours le lieu du domicile de ses parents—sans être munis d'un permis de circulation.

Déjà, les rencontres sanglantes deviennent plus rares, et l'on est en droit d'espérer que dans un laps de temps relativement court la pacification d'Ajeh sera enfin un fait accompli.

RETOUR DE LA MISSION TOUTÉE.

La mission placée sous les ordres du commandant Toutée pour la délimitation de la frontière franco-anglaise entre le Dahomey et le Niger est rentrée ces jours-ci à Paris par un train venant d'Angleterre. Les parents et les amis des membres de la commission qui les attendaient sur le quai de la gare ont eu le plaisir de les retrouver en bonne santé.

La mission avait quitté Marseille le 24 janvier dernier et avait rejoint le 11 mars, à Tchahoum dans le nord du Dahomey, la mission anglaise avec laquelle elle devait opérer de concert. Grâce à un procédé des plus ingénieux proposé par le commandant Toutée et adopté par le commissaire anglais, 450 kilomètres de frontière ont pu être en un peu plus de deux mois reconnus, délimités, reportés sur la carte et marqués par des poteaux sur le terrain. Le travail était terminé le 15 juin, à Ilo-Gaya sur le Niger.

De là, le commandant Toutée et ses auxiliaires ont descendu le fleuve et sont venus, avec le colonel anglais Luggard, délimiter les deux enclaves de 50 hectares que le traité franco-anglais a concédées à la France, l'une à Badjibo, sur le Niger, et l'autre dans la rivière Forcados. Dans chacune a été construite une maison, où a été laissé un poste de douze lapots, sous le commandement d'un sergent indigène. La mission a trouvé la région de l'embouchure du Niger, qui est très riche en huile de palme et en caoutchouc, en proie à une activité commerciale des plus grandes par suite de la suppression de la Compagnie du Niger et de l'ouverture du marché aux négociants de toutes les nations. Le fait mérite d'être signalé à l'attention du commerce français.

Les derniers protocoles de délimitation ayant été signés le 29 juin, la mission a pris le paquebot anglais du 30 pour revenir en Europe.

LES RESTES DU DANTE.

On sait qu'une cérémonie solennelle aura lieu prochainement à Florence. On transporterait dans le nouveau palais de la Bibliothèque une urne contenant les cendres de Dante. Une petite polémique de presse vient de remettre au jour certains détails curieux.

Le point de départ de cette polémique a été un article publié par la Bohème, de Florence, où l'auteur, Guido Rubetti, parlant de la découverte faite à Ravenne, en 1865, des ossements de Dante, rappelait qu'un fragment de Dante, rappelait qu'un fragment de Dante, appartenait au sculpteur Enrico Pazzi, qui avait apporté à la municipalité de Ravenne de réclamer le fragment dérobé.

De Florence, alors, M. Enrico Corradini répondit qu'il ne s'agit pas d'un fragment, mais de quelques cendres et ajouta que, quand les ossements de Dante furent mis à découvert en 1865,

Il furent étendus sur un tapis à l'effet de les rassembler et de recomposer le squelette. L'opération faite, les cendres restées sur le tapis furent recueillies dans une enveloppe, et celle-ci scellée.

La relique vint en possession du sculpteur Pazzi, auteur du monument de Dante à Santa-Croce de Florence. En 1889, sur les vives instances du préfet de la bibliothèque florentine, elle fut cédée par son possesseur à ladite bibliothèque, où elle repose depuis lors, parait-il, dans le tiroir d'un secrétaire.

Revenant à la charge, le Corriere della Sera, dans un de ses derniers numéros, réitéra l'accusation de soustraction et dit qu'il est à sa connaissance que, si Pazzi donna des cendres à la municipalité de Florence, il en distribua aussi à d'autres.

La Corriere va encore plus loin et affirme que, trompant la confiance de la municipalité de Ravenne, les gardiens commis à la surveillance du squelette en détachèrent des fragments. Il cite, notamment, un certain Morandi—lequel en fit l'aveu, du reste, et le restitué—qui s'était emparé d'un morceau de cote.

AMUSEMENTS.

LE PARC ATHLETIQUE.

Il peut pleuvoir désormais, et le ciel verser toutes les larmes de ses yeux, il ne parviendra plus à attrister les habitués du Parc Athlétique et à les empêcher de se rendre le pied parfaitement sec, au Casino. C'est une excellente amélioration dont l'administration n'aura pas à se repentir. Plus de demi-salles possibles: aussi, quoique le temps laissât beaucoup à désirer, il y avait, dimanche, à la première de Martha, des spectateurs qui, bien supérieur comme style à tous les opéras de genre que nous connaissons, Misses Jenkins et Croix s'y sont distingués. Nous en dirons autant de MM. Weston, Lionel, Langlois, Plunkett et West, Tristan.

Cette interprétation leur fait à tout le plus grand honneur. Une seule chose à regretter, c'est que les représentations ne durent pas toute la semaine.

WEST END.

On dirait vraiment que le ciel en veut à nos rendez-vous de plaisir. Depuis quelques temps, il nous a plu d'assez vilains coups, mais il nous sera pour ses frais de malice. Malgré lui, on ira au West End et l'on y retournera quand on y sera allé, parce que l'on aime la musique et que l'on a besoin de prendre de temps en temps le grand air. D'ailleurs, outre l'orchestre Weldon, il y a les vues du professeur Reed, les tours amusantes des jeunes savants de Miss Hatshaw et les promesses des gymnastes Dewitt et Burns, qui feront fureur cette semaine.

MOTS POUR RIRE.

M. Bonasson à l'aveugle du pont des Arts: —Tenez, mon brave homme, voici qui vous permettra d'aller voir l'Exposition.

Et il lui remet un ticket.

Dans un cercle politique: —Il y a, voyez-vous, des courants qu'on ne remonte pas.

—Oui, les courants d'air, par exemple.

De l'Or: De l'Or: De l'Or!

On prétend que c'est sur la plage de la ville de Nook, à Alaska, que se trouvaient le dernier El Dorado. Des milliers de personnes s'emparent d'y aller en bateau, mais il n'y en aura pas un seul qui en trouve. A quel sort! Lequel le monde est-il si riche? C'est que les El Dorados sont toujours les mêmes, et que les hommes sont toujours les mêmes. Les El Dorados sont toujours les mêmes, et que les hommes sont toujours les mêmes. Les El Dorados sont toujours les mêmes, et que les hommes sont toujours les mêmes.

Feuilleton
—DE—
L'Abelle de la N. O.
Commencé le 11 juillet, 1900.
LA
Charmeuse d'Enfants
GRAND ROMAN INÉDIT
Par Jules Mary.
PREMIÈRE PARTIE
Une Haine d'un Siècle
XII
LA COURSE A LA MORT.
En émettant un pareil doute,

Horace ne se trompait pas. Il ne pouvait raconter que ce qu'il savait. Mais lui-même ne savait pas tout! Il s'était trouvé précipité en une nuit profonde, lorsqu'il avait été accusé, emprisonné, soumis à une enquête cruelle. Et la même nuit l'enveloppait lorsqu'il fut obligé de se défendre devant le Conseil de guerre. Les scènes qui vont suivre sont trop intimement liées aux événements qui ont accompagné le meurtre de Girodias pour que l'heure ne soit pas venue de soulever un coin du voile qui cache ce mystère en racontant dans quelles circonstances étranges et dramatiques le meurtre avait été commis.

—XII—
LA DUCHESSE DE VILLEFORT.
Comment s'était-il commis, ce meurtre? Au milieu de quelle indéchiffrable énigme, pour qu'une accusation aussi odieuse continuât de peser sur l'âme loyale du jeune homme, en dépit même de l'arrêt des juges? Il avait mené grande vie, quelques années auparavant, et l'on craignait, en ce moment, dans la famille de Villefort, que le duc ne se laissât emporter par son tempérament, par l'ardeur de son imagination, par le besoin de dé-

penses et de luxe qui éclataient en lui tout à coup, au sortir des écoles du gouvernement, lorsqu'il se trouva en possession de la fortune qui lui revenait de son père. Ce fut, en effet, une frénésie de dissipations, et elle ne dura pas longtemps, cette fortune. Elle se foudra au feu des yeux d'une grande aventurière anglaise, miss Maud Ingram, qui lui fit faire mille folies, en dépit des objurgations du marquis de Vivarez et des remontrances maternelles. Elles eussent été plus vives, ces remontrances, plus impérieuses, ces objurgations, si le marquis et la duchesse avaient pu soupçonner la vérité, en quel pouvoir était tombé le jeune homme.

Miss Maud Ingram, maîtresse du duc Horace, n'était qu'un instrument entre les mains du père Girodias, mais un instrument terrible, à l'aide duquel la fortune des Villefort s'évanouissait, s'évanouissait, lambaveux par lambaveux, grettée par l'araignée vorace, patiente, rusée, qui du haut du belvédère des Grandes-Roches, où grimpait en gronnette la potence des anciens jours, voyait s'élever devant elle les terres, les prés, les bois, formant le domaine de Villefort. Et ces bois, ces prés, ces terres, réunis à la propriété des Grandes-Roches déjà immense, que de richesses et que de puissance! De tout le temps, depuis la

dernière révolte, et après les derniers soubresauts du sentiment monarchique dans les âmes vendéennes, depuis qu'on pouvait considérer la paix faite entre les deux familles, c'avait été le rêve intime, dissimulé, profond et tenace des Girodias de ruiner les Villefort et de se substituer à eux dans le pays. Le père Girodias y avait consacré sa vie et l'on disait qu'il en était mort. Et l'on disait aussi qu'il avait été près de réussir!

Tous les matins, il montait au belvédère comme à un pèlerinage. Il caressait sa longue barbe grise en regardant la campagne au loin, verte et fleurie au printemps, toute grasse de ses moissons pendant l'été, reposée et reprenant des forces en hiver, et il disait: — Il ne se cachait pas pour le dire: — Quelque jour tout cela m'appartendra... Patience! C'était, du reste, un magnifique joueur que le père Girodias, et au lendemain du jour où il apprit, aux Grandes-Roches, que le duc Horace avait pour maîtresse miss Maud Ingram, il partit pour Paris, d'abord, et pour Londres ensuite, où il allait compléter, sur l'aventurière, ses renseignements et son dossier. Il en revint les yeux brillants, le visage illuminé, se frottant les mains.

Et il murmurait sur le pont du paquebot où il faisait nervusement les cent pas, ne pouvant

rester en place: — Je le tiens!... A Paris, il se ménagea une entrevue avec la belle Maud, rue de Penthièvre. Et brutalement, sans autre préambule, quand il fut devant elle, et avant même de prendre place dans le fauteuil qu'elle lui indiquait: — Mademoiselle, je viens vous proposer une affaire et n'ayez pas peur de moi. Je ne suis pas de la police. Toutefois, je sais que vous êtes sous le coup d'une arrestation pour vol de bijoux, se montant à 25,000 livres, à Londres, et que, pour avoir de confiance et escroquerie, vous avez précédemment fait deux ans de prison en Angleterre. Passons. Voici mon affaire en deux mots...

Il avait dit s'interrompre un instant; miss Maud était évanouie. Quand elle fut remise, il reprit tranquillement: — Vous êtes la maîtresse du duc Horace de Villefort, mais je ne pense pas que vous l'aimiez, du moins d'une façon désintéressée, votre but est donc de mener grande vie et de vous faire entretenir magistralement, je vous le conseille. Quant à l'affaire que je vous propose, la voici: Ne vous étonnez de rien. Si vous ne mettez pas plus de trois ans à ruiner le duc de fond en comble, le jour où il sera ruiné et où M. de Villefort sera contracté

ses premières dettes, ce jour-là, vous recevrez de la main à la main cent mille francs. Miss Maud, très pâle, les yeux cernés, ses mains diaphanes dérangeant ses cheveux roux, miss Maud avait longtemps regardé ce payan qui lui parlait ainsi. Elle était intelligente et redoutable. Elle comprit vite. — Pour cent mille, je refuse... net... vous entendez? — Fixez votre prix... le dernier... et n'y revenons plus! — Trois cent mille, dit-elle avec flegme. — Soit.

Girodias se leva, salua et partit, laissant son adresse. Il revint aux Grandes-Roches pour n'en plus sortir pendant trois ans, mais au fur et à mesure que le terme fixé s'approchait, son sourire féroce s'accroissait lorsqu'il montait là-haut, sur la terrasse du belvédère, sous la gigantesque girouette où se balançait son aïeul de 93. Puis un jour arriva une lettre laconique: "Venez!" C'était miss Maud qui écrivait. Le duc était ruiné. Alors, le vieux parut en hâte. Elle vint chez lui, à l'hôtel. Horace avait mangé toute sa fortune. Elle le lui prouva. Du reste, il le savait. Le duc avait contracté des dettes, nombreuses, graves. Il était à bout de ressources. — Bien, dit le vieux. Maintenant, à nous deux, Villefort...

Il tendit à Maud trois cents billets de mille francs. — Verifiez, dit-il... les bons comptes font les bons amis... Tout était en règle. Il lui baisa galement les mains et elle ne le revit plus. Un mois après, Maud prenait un autre amant. Le duc se battait, blessait grièvement son adversaire. L'affaire prenait mauvaise tournure. On l'étouffait. Horace fut changé de régiment et de Compagnie, on l'envoya au 3e dragons, à Nantes.

Il y arriva guéri. Et quand, à son premier jour de liberté, il accourut à Villefort, il tomba aux genoux de sa mère, en larmes, en disant: — Maman, pardon, pardon, je te jure que c'est fini et que je ne le ferai plus! C'était vrai. Sans regrets, mais non point sans remords, du jour au lendemain, il changea. Le trop-plein de vie était jeté. Le jeune homme avait vécu. L'homme restait, sérieux, doux à tous, indulgent et bon. Et ce fut dans le travail, un travail opiniâtre, qu'il chercha l'oubli de ses fautes de jeunesse et la réparation des années inutilisées qu'il venait de dépenser follement. Mais du haut du belvédère, sous la potence, Girodias veillait. Et sa main noueuse fouillait les longs poils gris de sa rude barbe, il disait: